

était pas moins servi avec cet appareil, cette recherche fastueuse partout déployée : la nappe disparaissait presque sous l'argenterie entassée ; réchauds énormes, cloches recouvrant les plats, surtout, corbeilles à fruits, une foule d'autres objets superflus, uniquement destinés à la montre et dont l'éclat aux lumières rappelait un peu trop l'étalage d'un orfèvre. Quatre domestiques en livrées éclatantes se tenaient à leur poste, et le menu, par sa composition et son exécution, était celui d'un grand dîner de Paris.

— J'ai un cuisinier français, expliqua lady Eleanor.

Le cuisinier français lui était d'une médiocre utilité, car elle ne touchait même pas aux plats qu'on servait, et dont Simone trouva le défilé interminable, ne se sentant guère mieux disposée à y faire honneur.

Le tête-à-tête, à mesure qu'il se prolongeait, lui devenait de plus en plus pénible. Auprès de sa tante, elle éprouvait l'embarras d'une personne qui serait obligée de jouer d'un instrument inconnu et qui aventurerait au hasard des essais timides, aussi surprise de tomber juste parfois que, plus souvent, de produire une forte dissonance. Sans qu'on pût l'expliquer ni le prévoir, certaines réponses, certaines paroles des plus inoffensives, semblaient irriter profondément lady Eleanor, tandis que d'autres, avec aussi peu de raison apparente, amenaient sur son visage une détente passagère, voire même une sorte de sourire. Ainsi, elle haussa les épaules d'un air dédaigneux en entendant Simone, interrogée sur le compte de Georges, parler de l'intelligence extraordinaire de l'enfant, des espérances qu'il donnait, et elle marmotta avec un ricanement.

— Fonder des espérances sur un enfant ! Faut-il être fou pour cela !

Puis, au contraire, la mention qui fut faite de Flora éveilla en elle un vif intérêt, une compassion inattendue, et elle soupira :

— Je plains cette pauvre petite, infirme, contrefaite, retranchée de la vie commune, n'inspirant aux autres que la répulsion ou la pitié.

— Personne ne pourrait avoir de répulsion pour Flora, répliqua vivement Simone. Son esprit, sa gentillesse, font vite oublier sa disgrâce physique.

— Vraiment ! C'est là votre manière de voir ?

Il ne fut plus question de Flora. On se levait enfin de table pour regagner le salon où Simone avait été reçue, et qui paraissait la résidence habituelle de lady Eleanor.

A partir de ce moment, les choses allèrent un peu mieux. Simone crut comprendre que sa tante l'étudiait et n'était pas, jusqu'à présent, mécontente du résultat de cette étude.

— Jouez-vous du piano ? demanda tout à coup lady Eleanor.

— Oui, ma tante, un peu.

— Eh bien ! jouez-en.

Du geste, lady Eleanor désignait un magnifique Erard à queue qui occupait l'angle de la pièce.

— Vous aimez la musique, ma tante ? hasarda Simone.

— Moi ? pas du tout, répliqua lady Eleanor d'un ton tranchant qui ne laissait pas de doute sur son opinion.

Puis, avec un illogisme flagrant, elle conclut :

— Jouez tout de même ; cela me fera plaisir.

Trop contente d'avoir trouvé un passe-temps, Simone s'approcha du piano.

— Il y a de la musique dans le casier, ajouta lady Eleanor.

La bibliothèque musicale était singulièrement bien montée pour appartenir à une personne que faisait si peu de cas de l'art. Simone y trouva la plupart des œuvres nouvelles des compositeurs français, choisies avec un goût et un soin de connaisseur. Mais elle ne s'arrêtait plus à ses étonnements, et, ouvrant sur le pupitre une partition, elle se mit à jouer.

D'excellentes leçons, l'audition fréquente des chefs-d'œuvre interprétés comme on ne les interprète qu'à Paris, avaient développé ses aptitudes natives, et son talent était réel.

Lady Eleanor ne parut nullement s'en apercevoir, car elle écouta d'un air ennuyé, tournant la tête à chaque minute pour regarder autour d'elle, ou en étendant la main avec effort pour caresser son vieux chien qui, maintenant réveillé, était venu se blottir sur ses genoux. Puis sans un mot d'éloge, aussitôt le dernier accord frappé, elle commanda hâtivement :

— Vous chantez aussi, sans doute : chantez, je vous prie.

Une révolte souleva l'âme de Simone. Très aimée dans sa famille, très choyée dans le monde, elle n'avait jamais été traitée avec ce sans façon despotique. Elle fut au moment de répondre, de refuser mais un sentiment plus haut encore que sa fierté prit le dessus. Pour l'amour des siens, on peut tout endurer, même les humiliations.

Elle chanta de vieilles chansons bretonnes dont la mélodie simple convenait à sa voix juste, bien timbrée, mais peu étendue, et dont la tristesse se trouvait en harmonie avec ses dispositions actuelles.

Le maintien de Lady Eleanor conservait la même indifférence glaciale, à laquelle s'ajoutait une lassitude visible ; et cependant,

dès que la voix de Simone s'éteignait, elle reprenait comme machinalement :

— Chantez encore autre chose, je vous prie.

Au bout de trois ou quatre morceaux, sa fantaisie cessa enfin subitement, et elle déclara :

— Je ne veux pas vous retenir davantage. Il est déjà tard, et, avant de vous coucher, vous voudrez probablement encore écrire à vos parents.

— Que leur dirai-je ? demanda Simone.

Lady Eleanor fronça le sourcil et répliqua sèchement :

— Vous leur direz que je réfléchis, et vous vous le direz également. Vous ne pouviez espérer mieux, ni même aussi bien, je pense.

Elle tourna le dos à Simone, qui, consciente d'avoir commis une maladresse, murmura timidement :

— Bonsoir, ma tante !

Puis, se ravisant soudain, elle revint vers la jeune fille, et d'un ton radouci, prononça :

— Bonsoir, mon enfant.

Le bout de ses doigts se posa sur la main de Simone, que ce contact glacé fit de nouveau tressaillir. Plus elle approchait sa tante, plus celle-ci lui paraissait singulière, incompréhensible, différente de toutes les autres personnes jusqu'alors rencontrées, une créature à part, vivant dans des conditions spéciales.

Une fois encore, Simone regarda le rideau rouge, et, en se retirant, elle emporta cette sensation troublante qu'elle avait pénétré dans un monde mystérieux, qu'elle s'y trouvait prise, qu'elle s'en dégagerait malaisément.

Tandis que, sous la conduite de son guide habituel, reparu comme par un miracle à ses côtés, elle parcourait les détours du château, ces détours lui semblaient indéfinis, le château se transformait en un labyrinthe, en une prison d'où l'on ne sortait pas à son gré.

C'était un jeu de son imagination, elle le savait, mais ne s'en trouvait pas moins affectée. Sa tête restait lourde, remplie de trop d'impressions, et lorsque, écrivant à ses parents, elle voulut traduire ses impressions, il lui fut impossible de les démêler, de savoir s'il fallait envoyer un mot d'espoir à ceux qui attendaient ou les préparer à un mécompte. Elle se borna à relater brièvement les faits, leur laissant le soin d'en tirer la conclusion. Puis, comme elle en avait l'habitude, elle se recommanda à la Providence, ce qui est encore le seul moyen de calmer un cœur qui se trouble et de relever un esprit qui s'abat.

V

La nuit avait passé sur Erlington. Qu'y avait-elle apporté ?

D'abord beaucoup de neige,

En ouvrant sa fenêtre, Simone ne vit qu'une couche blanche s'étendant à perte de vue, nivelant les plates-bandes et les allées, revêtant les arbres, déguisant les formes, unifiant les teintes. Elle ne reconnaissait plus le jardin parcouru à l'arrivée, et la nouveauté de cet horizon déroulé à ses yeux vint lui rappeler ses folles rêveries de la veille, ce cauchemar d'éloignement, d'égarement, de transplantation subite en une région lointaine et mystérieuse, qui la hantait depuis qu'elle avait franchi le seuil de lady Eleanor.

Cependant, à la clarté matinale rendue plus intense par le blanc reflet de la neige, la réalité recouvrait ses droits, les choses reprenaient leur caractère et leur valeur. L'immensité du château n'avait plus rien d'effrayant. Son air de solitude et de mystère ne provenait que du nombre restreint de ses habitants. Le fameux rideau rouge devait cacher tout bonnement une porte ou une fenêtre, et c'était un courant d'air ou, encore, un effet de lumière qui lui prêtait, la veille au soir, de si singulières allures. Lady Eleanor elle-même, vue en plein jour, paraissait moins livide, ayant perdu ses airs de fantôme, et quant aux bizarreries de sa conduite, l'excentricité anglaise les justifiait suffisamment.

Simone fut prête de bonne heure, s'attendant de minute en minute à ce que sa tante la fit appeler pour lui communiquer ses décisions. Elle fut très surprise de voir la matinée s'écouler sans que personne vint ; sauf la femme de chambre attachée à son service, et avec laquelle les rapports se bornaient forcément à quelques mots incompris et à quelques signes guère plus expressifs.

Les deux premiers déjeuners lui furent montés dans son appartement, et elle commençait à se croire tout à fait oubliée, quand, vers deux heures, la femme de chambre apparut, venant, cette fois, la chercher.

La promenade du soir précédent à travers les couloirs recommença, et Simone se retrouva de même à la salle à manger. Le lunch y était servi avec autant d'apparat que le dîner de la veille, et déjà lady Eleanor s'y trouvait à la même place.

Elle accueillit sa nièce d'un bref :

— Comment allez-vous ?

Auquel Simone répondit selon les règles :

— Parfaitement bien, ma tante, je vous remercie,